



Santiago (Chili), 11 septembre 1973

C'est sans doute la dernière fois que je m'adresse à vous. La Force aérienne a bombardé les antennes de Radio Portales et Radio Corporacion. Mes mots ne sont pas amers, mais plutôt déçus. Qu'ils soient le châtime^{nt} de ceux qui ont trahi leur serment : soldats du Chili, commandants en chef en exercice, l'amiral Merino, auto-désigné ainsi, et l'infâme général Mendoza, qui hier encore jurait fidélité et loyauté au gouvernement et qui s'est lui aussi auto-proclamé Directeur Général des Carabiniers.

Devant cet état de fait, il ne me reste plus qu'une chose à dire aux travailleurs : je ne démissionnerai pas. Comme le veut le cours de l'histoire, je payerai de ma vie la loyauté du peuple. Mais je vous assure que personne ne pourra éradiquer la plante que nous

avons semée dans l'esprit digne de milliers de Chiliens. Ils ont la force, ils pourront nous réduire en esclavage, mais on n'arrête pas les avancées du processus social ni par le crime, ni par la force. L'histoire est nôtre et ce sont les peuples qui la font.

Travailleurs de ma patrie : je veux vous remercier pour la loyauté que vous m'avez toujours témoignée, pour la confiance que vous avez déposée dans un homme qui n'a été que l'interprète d'une grande soif de justice, qui avait juré de respecter la Constitution et la Loi, et qui a tenu parole. En ce moment décisif, le dernier où il m'est donné de m'adresser à vous, j'espère que vous retiendrez la leçon. Le Capital étranger, l'Impérialisme, alliés de la réaction, ont créé le climat propice pour que les Forces armées rompent avec leurs traditions¹, contre ce que Schneider² avait dit, et que le commandant Araya³ avait réaffirmé. Tous deux furent victimes de ce même secteur de la société, qui attend aujourd'hui bien à l'abri qu'une main étrangère vienne reconquérir le pouvoir et défendre ses profits et privilèges.

Je m'adresse surtout à la femme modeste de mon pays, à la paysanne qui a cru en nous, à l'ouvrière qui a travaillé davantage, à la mère qui a compris notre préoccupation pour les enfants. Je m'adresse aux travailleurs patriotes, à ceux qui ont persévéré dans leur tâche au mépris de la sédition fomentée par les corporations professionnelles,

corporations de classe, qui ont elles aussi défendu les privilèges de la société capitaliste.

Je m'adresse à la jeunesse, à ceux qui ont chanté, qui ont offert leur joie et leur esprit de lutte.

Je m'adresse à l'homme du Chili, à l'ouvrier, au paysan, à l'intellectuel. À ceux qui seront persécutés, car dans notre pays, le fascisme est déjà là depuis un certain temps : dans les attentats terroristes qui ont fait sauter les ponts, coupé les voies ferrées, détruit les oléoducs et les gazoducs, alors que ceux dont le devoir était de condamner restaient silencieux. Ils étaient corrompus. L'histoire les jugera.

Radio Magallanes sera certainement censurée et le timbre tranquille de ma voix ne parviendra peut-être pas jusqu'à vous. Peu importe. Vous continuerez à m'entendre. Je serai auprès de vous, au moins en souvenir, le souvenir d'un homme digne qui fut loyal à sa patrie.

Le peuple doit se défendre et non se sacrifier. Le peuple ne doit pas se laisser persécuter ou réduire en esclavage, mais il ne faut pas non plus qu'il se laisse humilier. Travailleurs de ma patrie j'ai foi dans le Chili, et son destin. D'autres hommes vaincront ce moment triste et amer où la trahison veut s'imposer.

Sachez que, plus tôt qu'on ne le pense, de grands Chemins s'ouvriront qu'empruntera l'homme libre pour construire une société meilleure.

Vive le Chili !
Vive le peuple !
Vivent les travailleurs !

Ce sont mes dernières paroles. J'ai la certitude que mon sacrifice ne sera pas vain. J'ai la certitude qu'il sera au moins une leçon morale qui punira la félonie, la lâcheté et la trahison.

Le président Salvador ALLENDE



« Le drame de ma patrie est celui d'un Vietnam silencieux. Il n'y a pas de troupes d'occupation ni d'avions dans le ciel du Chili. Mais nous affrontons un blocus économique et nous sommes privés de crédits par les organismes de financement internationaux. »

« Nous sommes face à un véritable conflit entre les multinationales et les États. Ceux-ci ne sont plus maîtres de leurs décisions fondamentales, politiques, économiques et militaires à cause de multinationales qui ne dépendent d'aucun État.

Elles opèrent sans assumer leurs responsabilités et ne sont contrôlées par aucun parlement ni par aucune instance représentative de l'intérêt général. En un mot, c'est la structure politique du monde qui est ébranlée. Les grandes entreprises multinationales nuisent aux intérêts des pays en voie de développement. Leurs activités asservissantes et incontrôlées nuisent aussi aux pays industrialisés où elles s'installent. Notre confiance en nous-même renforce notre foi dans les grandes valeurs de l'humanité et nous assure que ces valeurs doivent prévaloir. Elles ne pourront être détruites ! »

Discours de Salvador Allende prononcé à l'ONU, le 4 décembre 1972